

Femmes et médias : le cas du *Monde des Livres* en 1995

paru in Odile Krakovitch & Geneviève Sellier (dir.), *L'Exclusion des femmes. Masculinité et politique dans la culture au 20e siècle*, Paris, Éditions Complexe, 2001

Je lisais, tranquille, mon *Monde* du 7 mars dans le train et, en le parcourant, j'ai eu l'impression bizarre qu'on n'y parlait que d'hommes. Qu'il n'y avait pas un seul article sur une femme ou sur un problème de femmes. Qu'on ne faisait parler aucune femme et qu'enfin, ça manquait pour le moins de femmes. Je parle des femmes, vous savez, les choses qui font la moitié de la population mondiale (ha, ha !). Pour en être sûre, je l'ai épluché plus attentivement, et le voyage m'a paru très court. Ça, c'est l'intérêt. Bon, vous avez pas mal de signatures féminines, c'est vrai. Mais après vérification, il n'y a rien, absolument rien, qui nous concerne directement. Aucune citation d'une femme politique, aucun article sur une sportive ou sur une artiste. [...]

Nicole Verrechia, Lussan (Gard).
Courrier des lecteurs, *Le Monde* du 5/7/95

C'est d'une irritation de cette espèce qu'est né l'article qu'on va lire, et d'une réaction similaire : éplucher, pour être sûre, pour ne pas rester sur l'irritation, peut-être même sur une fausse impression. Avant d'en présenter les résultats, je dois toutefois préciser les circonstances et les limites de ce travail.

Les circonstances d'abord. C'est d'un regard de féministe, bien sûr, que j'ai scruté mon objet, mon irritation venant de l'impression que les femmes n'y sont pas traitées comme les hommes, mais d'un regard particulier, guidé par une nouvelle grille de lecture : la parité. Concept neuf, comme on sait, qui rend enfin opératoire le principe de l'égalité (celui-ci, pouvant toujours, une fois proclamé, coexister avec l'inégalité réelle) en y introduisant une dimension comptable (combien d'hommes, combien de femmes ?) Ce concept extraordinairement fécond a débouché au plan politique, c'est l'aspect le plus connu, sur une revendication : l'idée que, dans une démocratie véritable, les lieux de décision (notamment politiques) doivent être composés d'autant de femmes que d'hommes. Mais il a également induit tout une série d'études sur les lieux de pouvoir, dans lesquels la proportion d'hommes et de femmes semble une bonne mesure de l'égalité, ou plutôt de l'inégalité réelle qui y règne entre les sexes — que ce pouvoir soit celui de décider ou de créer des normes, d'établir des légitimités. C'est dans cette dernière perspective qu'à la fin de l'année 1994, alors que les débats sur la parité battaient leur plein et qu'à tout instant de nouveaux domaines paraissaient observables sous cet angle¹, que m'est venue l'idée de scruter le *Monde des Livres*, institution culturelle importante s'il en est, pour les professionnels comme pour le

¹ Ainsi, un groupe de féministes, à Rennes, s'est attaqué aux noms de rues de la ville : combien d'hommes, combien de femmes ? Issu/e/s de quels domaines d'excellence ? Elles ont déposé leur étude à la mairie et proposé un plan d'infléchissement de la situation.

public cultivé, qui cherchent là ce qu'il faut savoir, ce qu'il faut penser, sur les livres, les auteurs, les éditeurs, etc. : une institution, donc, dotée du pouvoir non seulement d'informer mais de faire et de défaire des réputations, ce qui a des répercussions en termes économiques aussi bien que symboliques.

Les limites, ensuite. Je ne suis ni sociologue de la lecture ou de la presse, ni statisticienne, ni intime avec un/e ou des membres de la rédaction du *Monde des livres*, simplement une lectrice régulière du quotidien et de son supplément Livres, par goût autant que par nécessité professionnelle (je suis enseignante). Je me suis donc livrée à une observation à la portée de n'importe qui, sans apporter d'autres révélations que celles que m'ont permises mes yeux, mon stylo et ma calculette. Cette observation a porté sur une année, 52 numéros, corpus à l'évidence trop restreint. Il faudrait poursuivre l'étude sur une période plus longue pour voir si le cru 95 est particulier ou non. Il faudrait, même en restant dans le cadre d'une année, comparer les résultats obtenus avec des analyses similaires faites à partir d'autres journaux, ainsi qu'avec l'ensemble de la production de livres. Il faudrait aussi, même en se contentant de n'étudier que *Le Monde*, comparer les ouvrages traités dans le cahier hebdomadaire, et ceux qui le sont dans le reste du quotidien. Il faudrait également, ne serait-ce que dans le *MDL*, prendre en compte des rubriques que j'ai ici laissées de côté (la page 2, dédiée à l'actualité éditoriale, « passage en revues » et « la vie du langage »²), ou certains paramètres qui mériteraient d'être retenus (par exemple les sujets des livres critiqués). Il faudrait enfin explorer les liens personnels et professionnels qui unissent les critiques du journal au milieu de l'édition, et plus largement au milieu politico-médiatique dont *Le Monde* est une des principales institutions, puisque la « république des lettres » française est à bien des égards, ce n'est un secret pour personne, une république bananière. Bref, il aurait fallu faire une thèse, ce qui n'était pas mon propos et dépassait le temps que je pouvais consacrer à ce travail.

C'est donc une photographie que je présente ici, une « carotte » effectuée à l'aveugle dans le continent médiatique, en espérant que les éléments mis en évidence permettront des changements. Je crois en effet que la plupart des biais sexistes identifiés ici sont le produit de l'habitude et de l'absence d'interrogation sur les pratiques socio-sexuelles, plus que de stratégies concertées.

François, Michel, Giorgio, Juan et les autres : du genre des auteurs présentés dans le *MDL*

Cette première étude a porté sur le nombre de livres explicitement commentés dans le cahier hebdomadaire. Tout ouvrage dont le titre, l'auteur et l'éditeur sont mis en évidence, suivi ou précédé d'un commentaire, court ou long, signé ou non, a été comptabilisé, à l'exception des livres pour enfants (très peu nombreux). Ont été en revanche laissés de côté les titres évoqués dans les notes, dans les articles-bilans (romans de la rentrée, de l'été, livres de Noël...), dans les articles-sommes (du type « La Fontaine parmi nous »), et dans les présentations globales sur l'édition française ou étrangère (du type « le roman japonais aujourd'hui »).

² Excepté quand la présentation des livres correspondait aux critères que j'ai retenus.

La variable « genre » a quant à elle été appliquée selon les critères suivants : tout livre écrit par un ou plusieurs hommes a été répertorié comme « livre d'homme » ; de même, tout livre écrit par une ou plusieurs femmes a été répertorié comme « livre de femme » ; quant aux livres écrits par une équipe mixte, ils ont été répertoriés comme « mixtes ». La même logique a présidé pour les ouvrages collectifs parus « sous la direction de... » ; si cette mention n'était pas précisée, le livre n'a pas été pris en considération. Enfin, une vingtaine d'ouvrages écrits par des auteur/e/s doté/e/s d'un prénom neutre (Dominique, Claude...) ou étranger n'ont pas non plus été comptabilisés, lorsque le commentaire ne livrait aucun indice à ce sujet et que mes connaissances ne pouvaient suppléer à cette ignorance. L'étude fait apparaître les résultats suivants :

Total livres = 1834	livres d'hommes = 1467, soit 79,99%
	livres de femmes = 333, soit 18,16%
	livres mixtes = 34, soit 1,85%

La comparaison avec les chiffres issus du marché du livre (où les deux sexes ne sont certainement pas à égalité, mais où les femmes sont à l'évidence mieux représentées, ce qu'on vérifiera à plusieurs reprises dans cet article) serait évidemment utile ici, mais non pertinente, car un organe comme le *MDL* n'est pas censé suivre ou refléter la production ; seul pourrait être mesuré l'écart — positif ou négatif — entre celle-ci et les choix opérés par l'équipe éditoriale. On peut toutefois, dès ce stade, douter qu'en 1995, après plus de cinquante ans d'accès massif des femmes à l'éducation secondaire et supérieure, seuls des critères comme la « qualité » ou l'« importance » des livres soient responsables d'une telle sélection. Autrement dit, que les livres de femmes et les livres d'hommes soient, avant même de faire l'objet d'un examen critique, regardés du même œil, pourvus du même capital de confiance *a priori*, considérés avec le même sérieux.

Bonne et mauvaise littérature

La lecture du « spécial livres d'été », du 23/6, apporte quelques lumières sur cette question. Les huit pages consacrées aux « littératures estivales » s'ouvrent sur un bilan de la saison précédente : le sous-titre annonce que « Bien des éditeurs se réjouissent des résultats d'une saison marquée par la 'sagesse' vulgarisée et la 'mitterrandologie' » — autrement dit la philosophie et la politique, malgré les guillemets qui traduisent la distance de la rédaction vis-à-vis d'une approche trop populaire des deux domaines. Au-delà, ajoute l'article, l'année a « été marquée, sur le plan intellectuel et moral, par la célébration du cinquantenaire de la victoire sur les nazis et de la libération des camps de concentration. » Puis les grands prix littéraires et les meilleures ventes sont brièvement répertoriés, et le dernier paragraphe est consacré à quelques « événements éditoriaux » d'importance, comme des rééditions de Foucault et d'Artaud, ou les études consacrées à l'histoire de *Tel Quel* et à la vie de Brecht. En bref, que du sérieux. Le bas de la double page, quoique plus trivial, s'inscrit dans la même veine. « Les collaborateurs du *Monde* ont publié » rappelle trente-cinq livres qui s'avèrent consacrés à l'histoire, à la politique, à l'art, à la littérature : toujours rien que du très sérieux ; deux ouvrages seulement sont le fait de femmes, soit 5,71% — l'année n'a pas été bonne pour les collaboratrices du *Monde*, ou alors il y en a bien peu.

Mais voici qu'arrive l'été... Aussi le haut de la double page s'orne-t-il de deux titres : « Drames de dames » et « Femmes, toujours ». Le sous-titre du

premier article annonce que « Les héros de l'été sont, de plus en plus souvent, des héroïnes. Qui opposent beauté et audace à un sort cruel qui, toujours, s'acharne ». Ce ton amusé se maintient tout au long de l'article, qui répertorie dix-huit bons gros romans de plage, après avoir insisté dans les premières lignes sur le fait que la « tendance déjà bien marquée ces dernières années se confirme. Les héros romanesques, à quelques exceptions près, sont devenus des héroïnes. » Il y aurait là, sans doute, de quoi réfléchir et faire réfléchir le public du MDL : sur l'évolution de la société et/ou des imaginaires par exemple. Mais le critique, qui s'amuse avant tout et s'abandonne déjà à des réseaux sémantiques bien frayés (été, plage, femmes, temps à perdre...), avertit que ces « drames en cascade » peuvent donner « une petite indigestion », et finit en conseillant (à ses lecteurs ? à ses lectrices ?) de lire plutôt la *Brève Histoire des fesses*, de Jean-Luc Hennig, ou bien, du même auteur, le *Dictionnaire littéraire et érotique des fruits et légumes*...

On voit ici fonctionner allègrement l'opposition convenue entre cœur et sexe, que l'imaginaire machiste associe complaisamment à l'opposition sans intérêt/passionnant, et superpose évidemment à l'opposition femmes/hommes. Pourtant, ces livres vont bien se vendre — c'est ce que dit (déploie ?) l'article —, donc ils sont, pour beaucoup de lecteurs, intéressants ; ils sont écrits par des hommes autant que par des femmes — c'est ce que montre l'article —, donc les catégorisations sont moins simples qu'il n'y paraît ; et ils parlent autant de sexe que d'amour — c'est ce que nous disent depuis des années les spécialistes de la littérature anciennement étiquetée « à l'eau de rose ». Malheureusement, le journaliste amateur de légumes ne semble pas le savoir, et, pire, ne pas s'en être aperçu de lui-même. Au point qu'un doute surgit : la « petite indigestion » dont il parle est-elle bien celle des drames en cascades ? Ne provient-elle pas plutôt des dix-huit quatrièmes de couverture ou des argumentaires des éditeurs avalés à la hâte — et seulement cela ?

L'autre article tend à le faire penser. « Femmes, toujours » est divisé en deux parties. Dans la première, le critique dresse une petite liste de neuf livres (dont sept de femmes) présentés de manière désinvolte : « *Le Destin de Flora*, d'Alison McLeay. — Jeune, belle, fière, indépendante, cherche secret catastrophe familiale, plus grand amour comblé si possible (Lattès, 350 p. 129F). *Lovers*, de Judith Krantz. — Jeune, belle, fière, etc., cherche carrière lucrative plus coup de foudre si affinités (Lattès, 457 p. 129F) ». Le reste est à l'avenant. Le ton redevient cependant sérieux dans la seconde partie de l'article, sous-titrée « ...et quelques classiques », qui commence par 11 romans d'hommes (5 romans de C. S. Forrester, « aventures maritimes avec un héros qu'on ne présente plus. A quand le second tome ? » et 6 de J. D. Carr, le « plus sophistiqué des maîtres du mystère en chambre close »). Sont ensuite évoqués six romans d'Agatha Christie, « la grande dame », et cinq romans dédiés à la Crète (deux hommes et une femme seulement étant cités). Ces « classiques », où dominent les hommes (comme auteurs et comme personnages), sont à l'évidence mieux cotés que la liste précédente. Mais que l'on fasse le compte pour l'ensemble de l'article : 15 livres d'hommes, 14 livres de femmes, avec vraisemblablement autant de héros d'un sexe que de l'autre. Pourquoi, alors, ce titre « Femmes, toujours » ? Est-ce parce que parler d'autant de femmes que d'hommes revient, pour un journaliste qui n'y est pas habitué, à ne parler *que* de femmes ? La mixité ne commencerait-elle valablement qu'en dessous de 20% de femmes ? A quoi réfère, d'ailleurs, ce « toujours » ? Quel dépit

exactement exprime-t-il, et vis à vis de qui ? Des femmes qui font fortune en écrivant (car pour les hommes, c'est bien normal) ? Des héroïnes qui « envahissent » la fiction ? Du lectorat de masse, très féminisé ?

En tout état de cause, pourquoi parler de livres sans intérêt majeur, et que l'on méprise ? Pourquoi, surtout, si l'on se croit obligé d'évoquer une fois l'an la littérature médiocre, l'associer ostensiblement au sexe féminin — au mépris de toute réalité ? Toujours est-il qu'une fois les femmes (auteures, héroïnes, lectrices) ainsi disqualifiées, le journal revient à sa ligne habituelle en présentant sur la double page centrale du cahier du 23/6, une « sélection du *MDL* » qui recense près de cent cinquante titres parus depuis le mois de septembre précédent. Y figurent 81,25% de livres d'hommes. La rubrique « policiers » elle-même ne compte aucune femme. C'est pourtant sur les « reines du polar » que compte cette année (1997) *Le Monde* pour faire vendre le numéro du samedi en juillet et août... Prise de conscience tardive ? sacrifice estival à la médiocrité ? ou effet de mode ?

Articles-sommes et tribunes libres

Complétons cette étude par l'évocation de deux types d'articles à statut particulier, qui n'ont pas été pris en considération dans le décompte précédent mais qui renforcent singulièrement le prestige de la gent masculine : les « sommes » et les tribunes libres. La particularité des premiers est qu'ils sont consacrés à un/e individu/e célèbre sans qu'aucun ouvrage en particulier ne soit mis en valeur : c'est l'ensemble de l'œuvre qui est évoqué, ce qui motive en général de nombreuses notes recensant, elles, les livres de ou sur la personnalité en question, et c'est un événement particulier qui a généré l'article : mort de la personne, réédition de ses écrits, anniversaire, etc. Les articles sont généralement de grande ampleur, ou bien la célébration est fragmentée dans le même numéro, plusieurs « témoins » ou spécialistes ayant été sollicités d'y contribuer. Autant dire que l'individu/e en question jouit d'une aura particulière.

Les tribunes libres sont, d'une certaine manière, encore plus prestigieuses, puisqu'aucun événement précis ne les motive : ce sont des espaces offerts à des écrivains pour parler de ce qu'ils veulent³, c'est-à-dire pour faire leur propre publicité — et quand on sait qu'une page publicitaire dans le *Monde* vaut plus de 100.000 F, on peut mesurer la valeur du cadeau. Les deux types d'articles se répartissent ainsi :

Total articles-sommes = 88	sur hommes = 78, soit 88,6%
	sur femmes = 10, soit 11,4%.
Total tribunes libres = 5	par hommes = 5, soit 100%

Peut-on mieux signifier que les gens essentiels, ceux qui non seulement sont l'auteur d'un livre mais d'une *œuvre*, ceux qui ont une *pensée* digne de s'exprimer en toute liberté, sont bien, à quelques exceptions près voire sans exception, des hommes ?

³ Je ne parle pas des lettres-réponses d'auteurs mis en cause dans des articles, qui sont généralement publiées en page 2.

Où sont les femmes ? Du bon usage de l'espace dans le MDL

Une seconde étude a porté sur les articles, qui peuvent être grands ou petits, signés ou non, commenter un seul ou plusieurs livres à la fois. Selon la même logique que précédemment, les notices présentant un ou des livres écrits par des hommes uniquement ont été différenciées de celles qui ne présentaient que des femmes et de celles où les deux sexes étaient présents. D'autres critères ont été retenus : la taille des articles, leur emplacement dans le journal (en ne s'attachant ici qu'à deux places stratégiques : la première et la dernière page), et enfin le sexe de leur signataire quand il y en avait un (exploité plus loin). N'ont pas été comptabilisés les articles sur l'actualité éditoriale et les articles-bilans. Apparaît alors la répartition suivante :

Total articles = 1683	sur livre(s) d'homme(s) = 1326 , soit 78,78%
	sur livre(s) de femme(s) = 282, soit 16,76%
	sur mixte(s) et panachage(s) = 75, soit 4,46%

La comparaison avec le premier décompte fait apparaître que les hommes cèdent un point et les femmes 1,5 à la troisième catégorie, qui s'agrandit dans la mesure où elle comprend ici, outre les notices sur les 1,85% de livres « mixtes », celles qui regroupent des ouvrages dont les uns sont écrits par des hommes et les autres écrits par des femmes (« panachages »). Trois remarques supplémentaires doivent être faites à cet égard.

La mixité impensable

La première est que, dans les sélections panachées, les livres d'hommes sont à nouveau plus nombreux que les livres de femmes, dans une proportion que je n'ai pas calculée mais qui est parfois écrasante, tel cet article sur la BD, du 28/4, où un nom de femme apparaît sur quatorze.

La seconde est que les regroupements non mixtes sont beaucoup plus nombreux que les panachages, comme si les hommes et les femmes ne traitaient pas des mêmes sujets, et qu'on ne pouvait donc pas commenter leurs écrits dans un même article (théorie des « sexes incommensurables », dirait Thomas Laqueur⁴). En réalité, il s'agit d'une simple habitude de la ségrégation des sexes, dans la mesure où les femmes s'expriment aujourd'hui sur tout ce qui est imaginable, et qu'en outre le point commun motivant les regroupements relève du seul choix du critique.

La dernière remarque, enfin, concerne le traitement différent des regroupements non mixtes. S'il ne s'agit que de livres d'hommes en effet, tout paraît normal — tout *est* normal, puisque les hommes représentent l'universel... En revanche, s'il ne s'agit que de livres de femmes, la chose est volontiers soulignée. Ainsi, le 7/4, un article recense spécifiquement cinq livres de romancières italiennes (en réalité, quatre livres et une anthologie). Il est intitulé « 'rebelle' italiennes », chaque mot du titre portant donc la marque du féminin. Le mot *rebelle* n'est pas commenté dans l'article, ni les guillemets qui l'ornent, si ce n'est par d'autres guillemets, autour des « qualités 'masculines' » d'Elsa Morante, et de « cette avalanche de nouveautés 'féminines' » — qui tendent à suggérer que ces concepts ne sont peut-être pas très opérants... Pourtant, le critique assume son

⁴ Thomas Laqueur, *La Fabrique du sexe*, Paris, Gallimard, 1991.

choix : « Comme dans la plupart des pays, d'Europe et de plus loin, la littérature est, en Italie, l'affaire des femmes. [...] Au point que l'exaspérante et hypocrite question de l'écriture féminine mériterait d'être renversée : qu'est-ce qui pousse un homme à écrire des romans ? Quelle est la spécificité de la littérature masculine dans un univers de fiction qui est produit et consommé essentiellement par des femmes ? »

On pourrait répondre à ces questions par d'autres. Le développement très intéressant sur la spécificité de l'écriture masculine a-t-il bien sa place dans un article consacré à plusieurs écrivaines, et où chaque ligne est comptée pour les évoquer toutes ? L'angoisse qui se lit là ne provient-elle pas d'abord d'une vision qui perçoit les femmes comme un bloc quasi indifférencié et forcément menaçant (une avalanche de rebelles... bigre !), malgré l'impertinence avouée des catégorisations de sexes dans le domaine de l'écriture ? Pourquoi maintenir volontairement ces catégorisations (et ces angoisses) ? Pourquoi, si « la littérature est [partout] l'affaire des femmes », comme l'affirme ce critique — qui n'est pas un aimable marginal mais l'un de ceux qui collaborent le plus souvent au *MDL* —, le journal fait-il tant d'efforts pour donner à son public l'impression contraire ? Serait-il en réalité un organe dédié à « la spécificité de la littérature masculine », autrement menacée de disparition pure et simple dans « un univers de fiction qui est produit et consommé essentiellement par des femmes » ? Ajoutons que, sans « renverser » quoi que ce soit, on se contenterait d'un honnête équilibre/mélange entre les sexes... Car la semaine suivante (14/4) apparaît un autre article, intitulé, lui, de manière tout à fait neutre, « L'Italie face à son passé », qui recense neuf livres, essais ou romans, portant sur le fascisme, la résistance et l'après-guerre dans la Péninsule, et où le critique (pas le même) n'a pas réussi à citer une seule femme ! D'autres regroupements (plus subtils, moins angoissants) n'étaient-ils pas possibles entre les quatorze ouvrages ?

Aux (grands ?) hommes les grands articles

L'examen de l'ampleur des articles fait apparaître un autre phénomène : la tendance à la raréfaction des femmes au fur et à mesure qu'augmente l'espace alloué aux notices, comme le montre le tableau suivant (donné en pourcentages).

	sur homme(s)	sur femme(s)	mixte & pan.
une demi-page ou plus (304)	78,95	13,82	7,23
un quart à une demi-page (431)	79,36	14,38	6,26
un huitième à un quart de page (301)	79,40	16,28	4,32
brèves (10 à 20 lignes, 647)	78,06	19,94	2

On observe tout d'abord que les hommes seuls continuent de monopoliser près de 80% des articles, toutes tailles confondues ; les femmes seules, elles, régressent jusqu'à moins de 15% dans les grands et moyens articles, tandis qu'elles frisent les 20% dans les brèves. On remarque par ailleurs que la troisième colonne décroît au fur et à mesure que la grandeur des articles diminue jusqu'à presque atteindre son taux plancher (1,85%) dans les brèves : si l'on se souvient qu'elle est majoritairement constituée de commentaires sur des livres d'hommes, on voit à peu près ce qu'il conviendrait de reverser dans les deux autres colonnes — et on comprend que la première augmenterait alors de manière significative pour les articles les plus grands, sans réellement bouger dans les brèves, ce qui accentuerait le phénomène de taille inversement proportionnelle au sexe.

Une distinction peut enfin être faite au sein des brèves elles-mêmes :

brèves non signées (593)	77,74	20,40	1,86
brèves signées (54)	81,49	14,81	3,70

Dans les premières, le phénomène observé précédemment s'accroît : les femmes dépassent 20%, les panachages chutent encore (en réalité disparaissent, ce qui est normal car l'espace alloué à une brève permet difficilement de traiter de plusieurs livres : demeurent les seuls livres mixtes). Les hommes cèdent donc réellement un peu de terrain dans ces articles, qui sont les moins prestigieux : présentés en colonne sous le titre global « dernières livraisons », en petits caractères, anonymes. Dans les secondes en revanche, dont le statut est curieux puisqu'elles représentent moins de 10% de l'ensemble des brèves et qu'elles ne sont pas présentées typographiquement de la même manière, l'écart entre les hommes et les femmes est à nouveau comparable à ce qu'il est dans les plus grands articles, si l'on tient compte que les panachages y sont plus rares. De fait, on peut se demander si ces brèves atypiques ne proviennent pas en réalité d'articles de plus grande taille qui auraient été coupés — quitte à transformer quelques panachages prévus en critiques sur un seul livre, d'homme le plus souvent.

Cette étude permet enfin de calculer le nombre de pages globalement dévolues aux uns et aux autres, et donc la proportion d'espace rédactionnel dont ils et elles disposent (n'étant pas compté l'espace réservé aux illustrations, aux publicités, aux articles et rubriques laissés de côté). Les articles ont ici été pris en compte à partir de leur plus petite estimation (soit : demi-page, quart de page, huitième de page, vingtième de page pour les brèves). Cela donne 79% de l'espace pour les hommes seuls, 15% pour les femmes seules, 6% pour les mixtes et les panachages.

Unes et dernières pages

L'observation spécifique des premières et dernières pages du cahier hebdomadaire complétera cette étude. Les articles qui y figurent ont à l'évidence une importance stratégique, par leur place, par leur taille (tous appartiennent à la catégorie des « articles d'une demi-page ou plus ») et par la grande illustration qui les accompagne.

Sur les 52 unes, on en trouve 46 réservées à des hommes [44 critiques + 2 tribunes libres] (soit 88, 46%), 4 consacrées à des écrivaines (soit 7,70%) et 2 « autres » [un panachage, un livre collectif] (soit 3,84%) — ce qui est lumineux. De plus, les quatre unes dédiées à des femmes (dont aucune écrivaine française, ni de ce temps ni d'un autre) méritent commentaire. La première de l'année, consacrée à Jacqueline Harpman (15/9), intervient après 36 unes réservées à des hommes : comme pour justifier une telle audace, le sous-titre souligne que son livre parle de « quarante femmes »... Il précise en outre que « l'écrivain belge » peut être comparée à Bradbury et Kafka : une comparaison qui se veut certainement élogieuse, si ce n'est qu'aucun étalonnage de ce type (sans même parler du cas de figure inverse) n'intervient pour aucun des écrivains présentés à la une, qui tous, connus ou non, sont présentés pour eux-mêmes. La seconde une (20/10) évoque une vie de Descartes signée Geneviève Rodis-Lewis. L'illustration montre le grand penseur, ce qui est de règle ; ce qui l'est moins, c'est que rien ne soit dit sur la

biographe, ni sur ses choix, ni même sur son travail au-delà de cinq mots (« savante biographie », qui « instruit, et parfois surprend »); si bien que la critique semble tirer de sa propre science tout ce qu'il nous dit du philosophe... La troisième une (1/12) est consacrée à « Hannah Arendt, disciple de Martin Heidegger ». La dernière (22/12) présente une écrivaine de quatre-vingt-six ans, fort célèbre aux USA mais peu connue du public français — c'est ce qu'on lira dans l'article ; mais son titre (« Qui êtes-vous, Eudora Welty ? ») et son sous-titre (« William Faulkner était intrigué par cette romancière sudiste... ») sont-ils bien fait pour donner envie de le lire ? Et l'illustration (un paysage) est-elle bien choisie pour nous rendre cette auteure plus familière ? Il s'agit certes d'un cliché pris par elle-même, mais qui finit de brouiller les pistes.

Les pages de clôture apportent quant à elles d'autres surprises — dont la première est qu'il en manque deux cette année-là. Dommage, car c'est LA page féminisée du *MDL*. On en trouve en effet 38 consacrées à des hommes (soit 76%) et 12 à des femmes (soit 24%), tandis qu'aucun panachage n'apparaît ici. Les femmes frisent donc le quart de la représentation à cette unique place. Serait-ce pour qu'au moment où l'on referme le Supplément Livres, s'efface en partie l'impression curieuse de n'avoir, jusque là, que très peu entendu parler d'une moitié de l'humanité ? Ajoutons une curiosité : le 31/3, l'article final est consacré à... trois femmes d'un coup ! Serait-ce pour pallier les deux dernières pages manquantes ?

Des messages connexes : 1 - les illustrations

Les photos et dessins, nombreux dans le *MDL*, sont comme chacun sait très importants dans la réception des messages fournis par la lecture. Ils ont été classés selon les mêmes critères que précédemment : « représentations d'homme(s) », « représentations de femme(s) », et « divers » (groupes anonymes, paysages...). La distinction n'est pas toujours simple. Ainsi, « L'ange anatomique » qui paraît à la une du 27/10 ressemble davantage, pour une fois dans l'histoire de la représentation des anges, à une femme qu'à un homme... je l'ai classé/e dans les divers. L'étude fait ressortir la répartition suivante :

Total photos & dessins = 444 **représentations d'homme(s) = 331, soit 74,55%**
représentations de femme(s) = 97, soit 21,85%
divers = 16, soit 3,6%

La représentation du féminin gagne donc ici du terrain, tandis que celle du masculin en cède un peu, que ce soit en comparaison de la première ou de la seconde étude, ce que l'on peut analyser de deux façons : soit les femmes sont mieux tolérées comme ornements que comme auteures, soit leur exhibition dans le visuel sert à masquer (faiblement, certes) leur rareté dans le textuel.

De fait, les deux explications coexistent, comme le montre l'observation des pages stratégiques. Sur les 52 illustrations de unes en effet, les représentations masculines ne sont « que » 37 (soit 71,15%), à comparer aux 46 articles réservés à des hommes (88,46%). Les représentations de femmes sont quant à elles au nombre de 4, soit exactement autant que d'articles consacrés à des femmes (7,70%). Quant aux illustrations représentant des sujets divers, elles sont au nombre de 11 (soit 21,15%). La dernière catégorie joue donc ici exclusivement avec la première, servant à faire chuter dans celle-ci le nombre des

représentations masculines — donc à masquer la suprématie écrasante des hommes à cette place. Cette même logique se retrouve dans les dernières pages, où les 50 illustrations se répartissent en 36 photos d'hommes, 12 photos de femmes et 2 « divers », soit respectivement 72%, 24% et 4%, qu'il faut comparer aux 76%, 24% et 0% des articles correspondants. On voit que les « divers » servent, là encore, à faire chuter la première catégorie, tandis que la seconde plafonne toujours au niveau de son référent textuel. Les femmes sont donc dans ces pages « exhibées » au maximum, tandis que les hommes sont en partie dissimulés — pour l'œil.

Lecture d'images

Les illustrations elles-mêmes méritent d'ailleurs qu'on s'y arrête. Les hommes sont toujours représentés en majesté : le plus souvent, ils bénéficient de portraits en gros plan, peints, dessinés, photographiés, ou retravaillés par un artiste ; pour le reste on les voit lisant, écrivant, posant sur leur lieu de travail, voyageant avec d'autres écrivains, avec leur famille, etc. Les femmes, elles, n'ont droit qu'à des photos, car toutes appartiennent à l'époque contemporaine, alors que les pages stratégiques consacrées aux hommes portent volontiers sur des « classiques » (Flaubert, Descartes, La Fontaine...) — comme s'il n'y avait pas de « classiques » femmes. Des photos, donc, où l'on retrouve en partie les mêmes postures que pour les hommes, mais où d'autres apparaissent, moins prestigieuses. Ainsi, la dernière page du *MDL* du 24/2, consacrée à Catherine Clément, la montre lors d'un colloque à Cerisy en 1969, assise en second plan aux côtés de Barthes, et regardant avec beaucoup d'attention Todorov, debout en premier plan (donc bien plus haut qu'elle), alors que Barthes regarde ailleurs ; la photo colle bien avec l'article, qui titre « Catherine Clément *regarde* sa génération », et précise en sous-titre qu'elle vient de dresser « le portrait du 'diable' Sollers ». De fait, l'article est consacré à l'admiration que Clément porte à Sollers, qui occupe du coup la moitié de la page qui semblait consacrée à Clément... Ainsi encore la dernière page du *MDL* du 24/3 s'intéresse-t-elle à Dominique Aury, auteure de la sulfureuse *Histoire d'O*. La photo la représente assise avec deux hommes, Paulhan et Arland, à la NRF : à égalité, donc, avec des écrivains. Mais elle partage encore l'espace de la photo avec des hommes célèbres (ce qui n'arrive jamais dans l'autre sens) et l'article est en partie consacré à sa dévotion pour Paulhan. On pourrait également reparler ici des « trois femmes d'un coup » du 31/3, qui partagent aussi la même photographie.

Quant à la première photo de femme qui apparaît à la une, elle est tout à fait remarquable. Le lecteur, la lectrice, ont dû attendre le numéro du 14 juillet pour que se présente une telle aventure éditoriale — une telle fête, pour tout dire. Et qu'y voit-on ? Une femme nue. Il s'agit de Dora Carrington, juchée sur une statue, une jambe en l'air, superbe au demeurant — que n'y a-t-il d'été plus souvent ! Elle illustre deux livres d'hommes.

Corps féminin, univers d'hommes

La belle femme nue — ornementale, donc — n'est d'ailleurs pas rare dans le *MDL*. La dernière page du cahier du 17/2, consacrée à Johannes Moy, montre ainsi le « vieil aristocrate autrichien enfermé dans son château néogothique » (précise le sous-titre), posant majestueusement, assis dans un fauteuil, devant une statue de femme nue. Ainsi encore, le 2/6, pour illustrer un article très élogieux consacré à

l'historienne d'art américaine et féministe Linda Nochlin, c'est « La poseuse, de face » de Seurat qui a été choisie, sans motivation particulière, parmi tous les tableaux cités dans l'article. Ainsi toujours, le 7/4, un dessin de Sergueï illustrant un livre sur les sophistes grecs, écrit par une femme, représente-t-il un homme marchant, lisant et déclamant (debout donc), tandis qu'une femme nue, couchée dans un nuage au-dessus de lui, tourne de sa main droite la clé qu'il a dans le dos (on ne nous avait pas dit que les Muses inspiraient par leurs formes...). Ce dessinateur attitré du *Monde* gagnerait d'ailleurs, s'il fallait en distribuer, la palme du sexisme : tous ses dessins d'individus écrivant, lisant, pensant, rêvant, marchant, etc., représentent des hommes.

Terminons cette exploration par des femmes-objets d'un autre type : les monstres. J'ai parlé plus haut de l'« ange anatomique » du 27/10. C'est la légende inscrite à côté de ce tableau en couleur qui propose cette lecture ; en réalité, comme le dit l'article dès les premières lignes, il s'agit d'« un corps de femme du XVIIIe siècle, délicatement écorché, planche anatomique à faire pâmer un marquis de Sade », et c'est bien ce que le lecteur ou la lectrice décrypte immédiatement au vu de la tête, des cheveux et des fesses de la personne en question, dont les chairs du dos sont ouvertes, laissant voir à l'intérieur les os et les muscles... Pourquoi pas ? Le tableau dégage, en effet, une étrangeté qui n'est pas dépourvue de charme. On ne saurait en dire autant des dessins de Tudor Banus, qui tout l'été, cette année-là, sous le titre « A quoi rêvent les livres ? », nous montre, sur demi-page et en couleur, des corps découpés et déformés, dont l'onirisme affiché s'accommode du sexisme le plus banal. Le premier exhibe ainsi une énorme tête d'homme, dont le front est une machine à écrire où s'est fiché un bateau, dont une tranche de livre (avec écrit « vol. XII » dessus) coule de l'œil droit, et dont des dizaines de pages dévalent de la bajoue gauche : un monstre, donc, mais penseur, créateur, aventurier, productif ! Devant lui en revanche, un corps de femme nue, mort visiblement, dont on ne voit que les jambes, les fesses et les seins... Quel été, décidément !

Des messages connexes : 2 - les publicités

Celles-ci ne relèvent évidemment pas de la responsabilité de l'équipe éditoriale : ce sont les annonceurs (ici, les éditeurs) qui décident. Elles font toutefois partie des messages que reçoit le lecteur ou la lectrice du journal, de l'impression générale qu'il ou elle en retire, et elles entraînent donc dans mon étude. Deux colonnes seulement apparaissent ici (pub pour hommes, ou pub pour femmes) — celles vantant des livres où n'apparaît pas de nom d'auteur/e ayant été laissées de côté. Les résultats sont les suivants :

Total publicités = 320	pour écrivains = 247, soit 77,19%
	pour écrivaines = 73, soit 22,81%

Bien que la suprématie masculine soit encore ici flagrante, elle est donc moins écrasante que dans les choix faits par l'équipe éditoriale, puisque les éditeurs-annonceurs estiment que près de 23% de leurs auteures valent la peine d'être soutenues, contre 77% « seulement » de leurs auteurs. Or il ne s'agit pas là d'ouvrages venus d'autres galaxies (les *Lovers* et autres *Destin de Flora...*), mais des mêmes, globalement, que ceux évoqués par les critiques.

Cette proportion grandit encore si l'on différencie les publicités avec ou sans photo. Les premières seules semblent destinées à assurer un gros chiffre de vente : elles sont très accrocheuses, grâce au portrait de l'auteur/e mais aussi grâce au format (assez grand, voire grand). Sur 153, 115 sont dédiées à des hommes et 38 à des femmes, soit 75,16% contre 24,84%. Les éditeurs comptent donc sur leurs auteures pour un quart de leurs ventes (au public du *MDL* en tout cas). Les publicités sans photos sont quant à elles généralement de petit, voire très petit format, et semblent plutôt s'adresser à des institutions ou à des spécialistes ; par ailleurs, une partie d'entre elles ne s'adresse qu'au public parisien, invité à rencontrer un/e auteur/e, dans une librairie par exemple. Sur 167, 132 sont dédiées à des hommes et 35 à des femmes, soit 79,05% contre 20,95%. Une étude plus poussée, faisant ici la distinction entre pub-livres et pub-rencontres montrerait quant à elle (mais je ne l'ai pas faite...) que la quasi totalité de ces dernières concerne des hommes.

La « moindre ségrégation » opérée par les annonceurs n'empêche au reste pas certaines publicités d'être hautement sexistes, telle cette demi-page vantant « Folio, ma préférence » dans le n° du 9/6, où deux talons aiguilles jouent les serre-livres pour six volumes de la célèbre collection de poche : Philippe Sollers *Femmes*, Julian Barnes *Love, etc.*, Reiser *Vive les femmes*, Emmanuèle Bernheim *Un couple*, D.H. Lawrence *Femmes amoureuses*, Plantu *Ça manque de femmes...* Je laisse à qui a bien suivi la démonstration jusqu'ici le plaisir de se faire seul/e le commentaire de cette image. Et je finirai ce chapitre en mentionnant, ce qui est moins drôle, qu'un nombre non négligeable de petits encarts publicitaires pour des « littératures érotiques » figurent dans le *MDL*, et pas seulement en été... Je dois dire que je ne les avais jamais remarqués. Et que je me suis longtemps demandé ce qu'ils faisaient là. Peut-être les annonceurs ont-ils vu avant moi ce que je m'efforce de décrypter ici.

Anti-féminisme, libertinage et résistance aux nouvelles problématiques : de la France éternelle dans le *MDL*

On sait que le féminisme (c'est-à-dire la revendication des femmes à être des sujets, et la dénonciation des moyens mis en œuvre pour les en empêcher), s'origine en France dans la culture : plus précisément, dans la demande d'accès au savoir, tel que l'ont notamment formulée Christine de Pisan, Louise Labé et Marie de Gournay. On sait aussi que cette cause est fort mal portée parmi les élites françaises depuis de milieu du XVIIe siècle. Du succès que remporta Molière en se moquant des femmes savantes devant Louis XIV, jusqu'au tabac que s'assurent aujourd'hui les intellectuels parisiens en brochant sur les ravages de la dictature-des-féministes-sur-les-campus-américains, en passant par le flop que fit Condorcet en défendant devant les révolutionnaires l'idée que les droits de l'homme devraient être aussi ceux des femmes, la même tradition se transmet. Et le même ostracisme, tantôt souriant tantôt féroce, pèse sur celles et ceux qui persistent à dire que le compte n'est pas bon entre les sexes dans ce pays. Discours de rabat-joie, discours de réalité, que tente et souvent réussit à couvrir le discours du libertinage et de l'esthétisme, majoritairement tenu par des hommes évidemment, mais auquel des femmes sont invitées à apporter leur caution — sans quoi il passerait pour ce qu'il est : un simple discours de dominants. Et des femmes

l'apportent — sans quoi elles ne seraient pas admises dans le Saint des Saints. C'est dans cette jolie mare où se contemple depuis des lustres l'intelligentsia française, en se gaussant de la rusticité des autres, que Simone de Beauvoir avait jeté un pavé. Ce qu'on ne lui a toujours pas pardonné, si l'on en juge par le silence qui recouvre aujourd'hui en France son œuvre, sa pensée, son action.

On ne saurait à l'évidence reprocher au *MDL* de ne pas être ici à contre-courant, de ne pas faire davantage de place à sa défense et illustration. Mais pourquoi en faire tant à celles de Philippe Sollers, qui se porte si bien à tous points de vue⁵ ? Et pourquoi son admiration pour Sade semble-t-elle si bien partagée ? On remerciera certes Pierre Lepape de ne pas participer à cette célébration et d'avouer, en commentant la sortie de trois livres de cet auteur, dont le second tome de ses œuvres complètes en Pléiade (10/11), que c'est là « un romancier passablement ennuyeux » et que « quand on a lu cinquante pages de Sade, on a tiré de son œuvre tous les plaisirs qu'elle pouvait procurer ». Mais pourquoi aucun commentaire sur la lassante propension des bourreaux à être des hommes, et celle des victimes à être des femmes ? Est-ce que cela « va sans dire » ? Est-ce que cela n'irait pas encore mieux en le disant ? Pourquoi aucun commentaire, jamais, sur la mode Sade, si typique de ce dernier demi-siècle, si terriblement concomitante avec l'accès des femmes à la citoyenneté, à l'éducation supérieure, à la liberté de mouvement et de disposition de leur corps ? Pourquoi aucun commentaire sur les choix de la Pléiade, où Sade accumule les volumes, quand ni Christine de Pisan, ni Marguerite de Navarre, ni Mme de La Fayette, ni Mme de Villedieu, ni Mme de Staël, ni Virginia Woolf n'en possèdent un seul ? Est-ce une trop triviale réalité ?

D'autres exemples montrent que la réalité — et singulièrement celle de l'oppression des femmes — semble particulièrement peu digne d'intérêt aux yeux des critiques du *MDL*. Ainsi lit-on dans un compte rendu de l'ouvrage d'Alain Boureau, *Le droit de cuissage* (31/3) : « Il nous importe finalement assez peu, en 1995, de savoir si nos très lointains ancêtres observaient ou non des coutumes qui hérissent notre morale, sauf qu'ils étaient chrétiens [!!!]. En revanche, savoir comment perdure une croyance, comment de siècle en siècle elle peut se raviver [...], ce n'est pas curiosité pure ». Imaginerait-on un tel commentaire, qui nie purement et simplement l'intérêt de la *réalité historique* au profit de sa mise en récit, s'il s'agissait de n'importe quel autre sujet (le droit de vie et de mort sur les esclaves par exemple) ? Par ailleurs, s'il se peut que le cuissage soit une *croyance* en tant que droit seigneurial, est-ce à dire qu'il n'existe pas comme coutume patriarcale, au sens de la possibilité qu'a *le plus fort* d'imposer de la sexualité à *la plus faible* ? Or, lit-on, « les commerçants ont pris aujourd'hui le relais des historiens et des romanciers pour réactiver la hantise et la replacer dans le décor par excellence du drame contemporain : l'entreprise. » Les milliers de femmes qui souffrent, dans la très triviale réalité, du harcèlement sexuel au travail, ont dû apprécier, comme les associations qui luttent contre de telles coutumes, et dont on ne sache pas qu'elles y fassent fortune. « Mais on voit bien, poursuit le critique, à lire le roman de Michael Chrichton, *Harcèlement*, que l'inversion des rôles transforme le scandale du cuissage en vaudeville fripon. » On a peine à suivre la

⁵ Célébré deux fois comme auteur (notamment pour sa biographie de Vivant Denon, auteur d'un célèbre petit texte libertin), il signe également une douzaine de critiques, dont quatre en première page, et trois tribunes libres ; il est enfin l'objet de nombreux commentaires prenant sa défense au sein d'articles qui ne lui sont pas consacrés, car le « diable » est dit persécuté...

logique du raisonnement — mais on saisit que l'« entreprise » n'existe pas dans la réalité, seulement dans les romans ; et que moyennant une nouvelle falsification de la réalité (le harcèlement imposé par les femmes), on peut toujours finir par rigoler. On comprend mieux pourquoi le MDL n'avait pas cru bon de s'intéresser, l'année précédente, à un livre portant le même titre, mais d'une femme cette fois, Marie-Victoire Louis, présidente de l'AVFT (association contre les violences faites aux femmes au travail), spécialisée dans la question du harcèlement sexuel et de l'aide apportée aux victimes. Un gros livre pourtant, le premier du genre, mais avec rien que de la vraie réalité, et pas une seule gaudriole à la clé.

C'est d'ailleurs une spécialité — un choix. Parmi les 1834 livres répertoriés, un seul des éditions « Des Femmes », pas un des éditions « Côté Femmes », sans parler des éditions étrangères spécifiquement dédiées aux livres de femmes et/ou féministes. Parmi tous les livres écrits par des féministes patenté/e/s ayant paru cette année là, deux seulement : la réédition de l'ouvrage de Marie-Jo Bonnet sur l'homosexualité féminine, évoqué en brève non signée (20/9), et le second tome des *Dames du XIIIe siècle*, de Georges Duby. La renommée de ce dernier en faisait un livre incontournable, mais c'est peu dire que l'article passe à côté. Le titre d'abord : « du bon usage des femmes », alors que l'historien explique pourquoi *certaines femmes* étaient *plus nécessaires que certains hommes* dans les généalogies d'ancêtres que se construisaient les familles en veine de notoriété. Le sous-titre ensuite : « Georges Duby en chevalier servant de la dame médiévale : de l'art de faire surgir une image longtemps occultée ». Or l'historien n'était pas un chevalier servant (ce qui connote un inconditionnel sympathique, mais peu sérieux), il ne s'intéressait pas à « la » dame médiévale (qui n'existe pas plus que « le » crétin), et il ne faisait pas surgir des images occultées, mais des savoirs occultés, ce qui n'est pas pareil. Dans l'article lui-même, on lit que le livre s'inscrit dans la droite ligne des recherches de l'historien depuis vingt-cinq ans, alors que, de l'aveu même de celui-ci, la découverte du sujet « femmes » avait transformé son regard, son travail et même sa vie. On ne peut donc pas apprendre à quel point il était seul (parmi ses pairs) depuis qu'il avait ainsi bifurqué pour s'engager sur cette voie ; ni combien son discours avait changé, même, depuis *Le Chevalier, la femme et le prêtre*, pour donner toujours plus d'importance à la *réalité* qui gît derrière les représentations. Autrement dit, l'article désamorce tout ce que l'homme, et le livre, avaient de subversif, de neuf, de passionnant.

Les autres ouvrages parus cette année-là et qu'on pourrait rapidement étiqueter « féministes », soit notamment (pour ne citer que la production française, et j'en oublie certainement, ce dont les auteur/e/s voudront bien m'excuser) *De l'égalité des sexes*, sous la dir. de Michel de Manassein (avec les signatures de Roudinesco, Kristéva, Perrot, Bourdieu, Cixous...), *Démocratie et représentation*, sous la dir. de Michelle Riot-Sarcey, *Différence des sexes et protection sociale XIXe-XXe siècles*, sous la dir. de Leora Auslander et Michelle Zancarini-Fournel, *Flora Tristan, la paria et son rêve*, correspondance établie par Stéphane Michaud, *Muse de la Raison* de Geneviève Fraisse (réédité en Folio), *Voyantes, guérisseuses et visionnaires en France, 1785-1914*, de Nicole Edelman, *Chrétienne d'Aguerre, comtesse de Sault*, de Claudine Allag, *Le Foulard et la République*, de Françoise Gaspard et Fahrhad Khosrow-Khavar... n'ont pas été présentés au public du MDL.

En revanche, une belle publicité a été faite à un livre anti-féministe, dont l'essentiel est constitué de portraits de seconde main et dont la longue conclusion, du cru de l'auteure, reprend tous les poncifs sur la France éternelle : il s'agit des *Mots des femmes*, de Mona Ozouf (24/2), qui prétend qu'il n'y a pas de problèmes entre les sexes dans notre beau pays, parce que les hommes et les femmes savent s'y parler, s'y séduire (on retrouve le libertinage), et que cela explique la faiblesse du féminisme français — qui n'a donc pas de raisons d'exister. Que l'auteure le dise, soit. Que l'article vante ses qualités « irrésistibles » de portraitiste, soit encore. Mais que l'imposture du propos ne soit pas soulignée, ni relevé le nombre d'erreurs alignées dans la dernière partie de l'ouvrage, qui montre la mauvaise connaissance qu'Ozouf a du féminisme français sur lequel elle prétend disserter, c'est plus grave. Et c'est d'autant plus grave qu'au bas de cette quasi pleine page apparaît une petite note qui « signal[e] également l'ouvrage de Christine Bard, *Les Filles de Marianne, Histoire des féminismes, 1914-1940* » : étude issue d'une thèse, qui démolit toutes les idées reçues sur la prétendue faiblesse du mouvement suffragiste français...

Au reste, l'existence des études féministes (ou Women's studies), courant de recherches qui produit dans tous les domaines depuis vingt ans, semble ignorée au *MDL*, si ce n'est de l'historien Roger Chartier, qui y fait régulièrement allusion. Il rend notamment compte, cet été-là (8/9), du congrès mondial d'histoire de Montréal, dans un article où la nouvelle problématique et les bouleversements qu'elle induit dans l'ensemble de ce champ de recherches sont longuement évoqués. Est-ce à lui que nous devons, dans la « sélection du *MDL* » de l'été, déjà évoquée, une rubrique « histoire » où les femmes représentent 31% des noms cités ?

La conclusion qui s'impose au terme (presque) de cette étude, et au vu de toutes les observations effectuées, est donc que les journalistes de l'hebdomadaire opèrent effectivement des choix, qui consistent non seulement à privilégier les auteurs hommes en termes de quantité, de place et d'images, mais aussi à négliger en grande partie les livres (d'hommes comme de femmes) qui pourraient mettre un grain de sable dans la mécanique bien huilée de la « reproduction », comme dirait Bourdieu, et peut-être même faire un peu obstacle à la « violence symbolique » qui s'exerce ainsi sur beaucoup de lectrices, et grâce à laquelle se maintient la « domination masculine » — toujours pour paraphraser le célèbre sociologue qui doit lui-même beaucoup aux études féministes. Le *MDL* serait-il donc un camp retranché de vieux machos ?

Qui fait quoi dans le *MDL* ? De la division du travail et des responsabilités de chacun/e

Deux décomptes sont ici utiles pour mesurer ces paramètres. Le premier est la distinction prise en compte dans la seconde étude sur le sexe des signataires des notices. Toutes les brèves non signées disparaissent évidemment du calcul, lui-même étant réparti en deux colonnes seulement puisqu'aucun article n'est signé en commun par un homme et une femme (je n'ai d'ailleurs repéré qu'un article signé de deux noms parmi ceux que j'ai retenus dans cette étude : deux femmes). Par ailleurs, cinq critiques ont été écartés : des *Dominique* ou des *Claude* que je ne connaissais pas, et que je n'ai su verser dans un sexe ou l'autre (ce qui concerne 7

articles, donc est négligeable). Le tableau suivant donne, toutes tailles confondues, la répartition du travail selon les sexes telle qu'elle ressort de l'étude :

Rappel : total articles signés = 1090	par journ. H	par journ. F
sur hommes (865 - 79,36% de l'ensemble)	79,42	20,58
sur femmes (161 - 14,77%)	58,39	41,61
sur mixtes et/ou panachages (64 - 5,87%)	78,13	21,87

Deux phénomènes sont ici mis en évidence. Le premier, lisible sur les deux premières lignes, est que les articles consacrés à des hommes sont en moyenne assumés à 80% par des journalistes hommes ; en revanche ceux-ci ne prennent en charge que moins de 60% des articles consacrés à des femmes. Il y a donc une division du travail nette entre les uns et les autres, le prestige allant au prestige, et le moins important aux moins importantes. Le second est que les articles sur mixtes et/ou panachages connaissent exactement le même sort que les articles sur les hommes, ce qui « prouve » (par l'absurde), qu'ils sont bien considérés comme des « articles sur des hommes » (les femmes y étant, comme je l'ai dit plus haut, « noyées »).

La distinction par taille d'article fait à nouveau apparaître la même logique, mais apporte quelques éclairages supplémentaires :

	par journ. H	par journ. F
<i>Articles d'une demi-page ou plus (304)</i>		
sur hommes (240 - 78,95% de l'ensemble)	79,17	20,83
sur femmes (42 - 13,82%)	54,76	45,24
sur mixtes et/ou panachages (22 - 7,23%)	72,73	27,27
<i>Articles d'un quart à une demi-page (431)</i>		
sur hommes (342 - 79,36% de l'ensemble)	78,95	21,05
sur femmes (62 - 14,38%)	59,67	40,33
sur mixtes et/ou panachages (27 - 6,26%)	77,77	22,23
<i>Articles d'un huitième à un quart de page (301)</i>		
sur hommes (239 - 79,33% de l'ensemble)	85,59	18,41
sur femmes (49 - 16,33%)	59,18	40,82
sur mixtes et/ou panachages (13 - 4,33%)	84,62	15,38
<i>Brèves signées (54)</i>		
sur hommes (44 - 81,49% de l'ensemble)	72,73	27,27
sur femmes (8 - 14,81%)	62,5	37,5
sur mixtes et/ou panachages (2 - 4,33%)	100	0

On peut ici observer que la tendance générale s'exacerbe dans les plus grands articles consacrés à des écrivaines, dont les journalistes hommes assument moins de 55%, cette proportion augmentant au fur et à mesure que décroît la taille des articles. On remarque par ailleurs une participation décroissante des journalistes femmes aux articles présentant des panachages, ce qu'on peut expliquer (en suivant la logique dégagée) par le fait que, plus l'article est grand, plus la part consacrée à l'élément féminin y est visible (moins il est noyé). Enfin, on observe une participation record des journalistes femmes rédactrices de brèves signées consacrées à des hommes (27%) : serait-ce que l'on coupe plus volontiers leurs articles ?

Critiques et « collaborateurs »

Ces chiffres ne peuvent valablement prendre leur sens que si on les compare à la quantité proportionnelle d'hommes et de femmes contribuant au

A quoi attribuer cette participation active de ces femmes à la sujétion de leur sexe ? Manque de conscience féministe ? Indifférence ? Confort de l'exceptionnalité ? Poids du milieu ? Minceur des marges de manœuvres ? Ce n'est évidemment pas moi qui peux le dire. Je me contenterai à ce sujet de deux remarques. L'une, tirée du bon sens : les femmes qui occupent un poste de pouvoir dans le privé (donc un siège éjectable) sont rarement mises à ce poste pour faire la promotion de leur sexe. L'autre, tirée de cette étude : 40 à 45% des notices portant sur des écrivaines sont leur fait ; si elles n'étaient pas là, ou moins nombreuses, on peut supputer que la part dévolue à « la moitié de l'humanité » serait encore moindre.

Conclusion

Le Supplément Livres du prestigieux quotidien parisien travaille donc puissamment, que ce soit par des phénomènes quantitatifs ou qualitatifs, par le texte ou par l'image, par les tons qui y dominent, par les choix qui y sont faits, à créer l'impression que les hommes et les femmes ne font pas exactement partie de la même humanité, et ne méritent donc ni les mêmes égards ni les mêmes traitements. Autrement dit, le *MDL* est bien, comme l'Assemblée nationale ou l'Académie française, l'une des machines à reproduire la domination du sexe masculin, cette domination qui marque traditionnellement, et en France tout particulièrement comme on le sait maintenant, les sphères du pouvoir.

Par ailleurs, il est tout à fait possible (c'est même à peu près certain, et c'est en tout cas ce que suggère la lectrice citée) que la représentation des femmes et du féminin dans l'hebdomadaire spécialisé pulvérise des records en comparaison de ce qu'elle est dans le reste du *Monde* — autrement dit qu'il faille féliciter l'équipe dirigée par Josyane Savigneau de tant faire pour les femmes... L'essentiel n'est pas tant de distribuer des médailles que de repérer les mécanismes de mise en valeur d'un sexe, et, inversement, de dévalorisation de l'autre. L'essentiel est qu'émerge une conscience claire des responsabilités que peut avoir un grand journal dans l'évolution des mentalités, ne serait-ce que pour ne pas être en retard sur elles, comme le sont actuellement toutes les élites sur la question de l'égalité entre les sexes. Et cette conscience ne peut exister que si elle se dote de moyens de mesure, et de perspectives d'amélioration. Non pour dicter un idéal (de proportion, d'article, de ton, d'illustration...), mais pour ne pas continuer de participer naïvement à « des coutumes qui hérissent notre morale ».

Eliane Viennot